

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Fables Choisies

Mises En Vers

La Fontaine, J. de

Leiden, 1786

Vie De La Fontaine.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1156

V I E
DE LA FONTAINE.

Le rang & les dignités ont souvent jetté de l'éclat sur de petits hommes qui possédoient de grands emplois. Les conseils qu'ils reçoivent, les secours étrangers qui leur viennent, le bonheur même d'une infinité de hazards, & la flaterie, s'empresnent de deguifer leur juste valeur, & de lier leurs actions aux événemens de l'Histoire les plus remarquables. C'est ainsi que leur nom, soutenu des mains de la fortune & décoré d'une gloire qui leur fut absolument étrangère, parvient à s'échapper de l'oubli. Placés ailleurs, dépouillés de leurs titres & réduits à leurs propres forces, ils n'eussent peut-être rien laissé de singulier après eux que la mémoire de leur parfaite inutilité. Car ni l'importance des emplois, ni l'amas des circonstances les plus bruyantes, ne nous distinguent point parmi ceux qui pensent & qui sçavent juger. Pour bien connoître les hommes, c'est dans leur vie privée, dans leurs actions les plus simples & les plus naturelles, qu'il faut les prendre: c'est là qu'ils n'ont d'autres titres pour être tirés de la foule, que leurs vertus, leurs talens, & leur esprit. C'est là, c'est dans leur ame que résident les droits légitimes & personnels qu'ils ont à notre estime: tout le reste n'est point eux; & dans ce sens, il n'est point de légers détails qui ne soient intéressans & qui ne caractérisent une partie essentielle de ce qu'ils sont. C'est ce qu'a reconnu La Fontaine en nous donnant la vie d'Esopé. Je ne sçaurois mieux faire, en écrivant la sienne, que de suivre son exemple. En effet, soustraire les petites circonstances de la vie d'un Homme

* 2 illustre

IV VIE DE LA FONTAINE.

illustre, c'est à mon avis dérober un plaisir véritable aux Lecteurs curieux, & les priver des moyens les plus surs de bien démêler ce qu'il vaut.

C'est pourquoi j'ai tâché, en rejetant toutes anecdotes vulgaires, de recueillir la plupart des choses que j'ai trouvées éparées en différentes sources, & qui m'ont paru les plus propres à peindre l'esprit & le caractère de ce grand Homme, dont la vie se rencontre par-tout sans être nulle-part (*).

JEAN DE LA FONTAINE naquit le 8 Juillet 1621, à Château-Thierry, ville de la Brie située sur la Marne. Son pere, issu d'une ancienne famille bourgeoise, y exerçoit la charge de Maître particulier des Eaux & Forêts; & sa mere, Françoisse Pidoux, étoit fille du Bailli de Coulommiers, petite ville à 13 lieues de Paris.

Son éducation ne fut ni brillante ni secondée des soins & de l'habileté qui font naître les talens. Mais la nature préserva la force des siens de l'affoiblissement, & peut-être de l'extinction, où ils auroient pû tomber par l'incapacité des maîtres de campagne, qui ne lui apprirent qu'un peu de latin. C'est tout ce qu'il dû aux premières instructions de sa jeunesse.

A l'âge de dix-neuf ans, il voulut entrer dans l'Oratoire, l'on ne sçait trop par quelle inspiration. Mais il n'avoit point consulté son caractère, qui commençoit à se décider & qui l'éloignoit de tout assujétissement. Les regles & les exercices, en usage dans cette Congrégation, lui devinrent bientôt un pésant fardeau: son humeur indépendante ne put s'y plier; il en sortit dix-huit mois après. Rentré dans le monde, sans choix d'occupations & sans aucune vûe particuliere, ses parens songerent à le produire. Son pere le revêtit de sa charge; on le maria avec Marie Hericart, fille d'un Lieutenant au Balliage royal

(*) J'emploie ici l'expression dont se servit M. l'Abbé d'Oliver, de l'Académie Françoisse, lorsque je le consultai sur le projet de donner une vie de La Fontaine; & je m'en fers avec d'autant plus de reconnaissance, qu'en ayant lui-même composé une, très-succinte à la vérité, dont je me suis aidé, son jugement justifie la hardiesse & la nécessité de mon entreprise.

VIE DE LA FONTAINE.

royal de la Ferté-Milon, qui joignoit à la beauté beaucoup d'esprit. Il n'eut, pour ainsi dire, point de part à ces deux engagemens: on les exigea de lui, & il s'y soumit plutôt par indolence que par goût. Aussi n'exerça-t-il sa charge pendant plus de vingt ans, qu'avec indifférence: & quant à sa femme, qui étoit d'une humeur impérieuse & fâcheuse, il s'en écarta le plus qu'il put, quoiqu'il fit cas d'ailleurs de son esprit, & qu'il la consultât sur tous les ouvrages qui lui donnerent d'abord quelque réputation. C'est elle qu'il a voulu dépeindre, dans sa nouvelle de Belfegor, sous le nom de

*Belle & bienfaite,
 mais d'un orgueil extrême.
 Et d'autant plus que de quelque vertu
 Un tel orgueil paroït revêtu.*

Souvent les talens se développent par les inspirations que l'on reçoit dans la jeunesse. Le pere de La Fontaine aimoit passionnément les vers, quoiqu'il fût d'ailleurs incapable d'en juger, & plus encore d'en faire. Cette inclination lui étoit chere; il vouloit la voir renaître dans son fils, qu'il ne cessoit d'exciter à l'étude de la Poësie. Mais ses instances redoublées n'avoient encore rien eu de fédusifant pour le jeune La Fontaine. Insensible aux attraits qu'on lui vantoit, il avoit atteint sa vingt-deuxième année, sans donner le moindre signe d'un penchant qui devoit bientôt le captiver entièrement. Une rencontre imprévue vint tout-à-coup le décider, & fit germer dans son ame l'amour de la Poësie, que toutes les leçons & le goût particulier de son pere n'avoient pû faire éclore. Un Officier alors en garnison à Château-Thierry, lut un jour devant lui l'Ode de Malherbe qui commence par ces vers:

*Que direz-vous, races futures,
 Si quelquefois un vrai discours
 Vous récite les aventures
 De nos abominables jours?*



VI VIE DE LA FONTAINE.

Cette Ode lûe & déclamée avec emphase, transporta La Fontaine, & fit en même temps développer en lui le goût & l'enthousiasme des vers (*). Malherbe dès cet instant fut l'unique objet de ses délices: il le lisoit, il l'étudioit sans cesse; & non content de l'apprendre par cœur, il alloit jusques dans les bois en déclamer les vers. Il fit plus, il voulut l'imiter; & comme il nous l'apprend lui-même dans une épître à M. Huet, les premiers accens de sa lyre furent montés sur le ton & sur l'harmonie des vers de ce Poète.

*Je pris certain Auteur autrefois pour mon maître;
Il pensa me gêner: à la fin, grace aux Dieux,
Horace par bonheur me désilla les yeux.
L'Auteur avoit du bon, du meilleur, & la France
Estimoit dans ses vers le tour & la cadence.
Qui ne les eut prisés? J'en demeurai ravi.
Mais ces traits ont perdu quiconque l'a suivi.*

C'est ainsi que débuta La Fontaine; & c'est ici, à proprement parler, la naissance du talent supérieur qu'on ne peut se lasser d'admirer dans ses ouvrages, & qui les fera passer à la postérité la plus reculée. Heureusement, comme il le dit, le charme cessa; il ne s'en tint point à Malherbe. Glorieux de ses premières productions, il voulut en avoir des témoins pour en jouir davantage. Son pere fut le premier qui les vit, & le bon homme en pleura de joie. Flatté de ce premier succès, il fut chercher encore l'approbation d'un de ses parens nommé Pintrel, Procureur du Roi au Présidial de Château-Thierry, homme de bon sens, qui n'étoit point sans goût,

(*) C'est alors qu'il eût pu s'appliquer la surprise de Perse:

*Nec fonte labra proxi caballino:
Nec in bicipiti somniaffe Parnasso
Memini, ut repente sic Poëta prodirem.*

Perse. prolog. vers. 1. 2. 3.

goût, & qui cultivoit même les lettres (*). Mais celui-ci examinant les choses de plus près, loua d'abord ses essais; l'interrogea sur les routes qu'il suivoit; joignit les conseils aux louanges, & voulut en lui inspirant des principes plus solides, le guider dans la carrière où il alloit se livrer. Il lui mit entre les mains Horace, Virgile, Térence, Quintilien, comme les vraies sources du bon goût & de l'art d'écrire. La Fontaine suivit ces avis avec d'autant plus de docilité, qu'il ne tarda pas à sentir ces beaux traits d'une élégance simple & noble, dont Malherbe s'éloignoit autant par une ardeur inconsidérée de génie, que par une étude trop recherchée d'harmonie, d'expressions ampoulées & d'ornemens superflus.

A ces livres, il joignit la lecture de Rabelais, de Marot, & de l'Astrée de Dursé, seuls auteurs François qu'il affectionnât. Ils étoient en effet, chacun dans leur espèce, très-propres à nourrir & à fortifier la trempe d'esprit de La Fontaine, ainsi que le genre de composition auquel son goût & son penchant le déterminoient plus particulièrement. Rabelais lui inspiroit l'enjouement ingénieux qui devoit animer ses compositions. Marot, qui lui servit de modèle, en préparoit le style; & l'Astrée de Dursé broyoit, pour ainsi dire, dans son imagination les couleurs riantes & variées de ces images champêtres, qu'il a si bien rendues & qui lui sont familières. Quant aux autres Auteurs François, il en lisoit peu, *se divertissant mieux*, disoit-il, *avec les Italiens*. Aussi lût-il & relût-il l'Arioste & Bocace qu'il aimoit singulièrement, & qu'il sçut si bien s'approprier, qu'en les imitant, il a surpassé ces modèles. Enfin, il fit ses délices de Platon & de Plutarque. L'assortiment de ces deux auteurs à ceux qu'auroit choisis La Fontaine, & qui nous indique le caractère singulier de son génie, paroît d'abord avoir quelque chose de bizarre. Mais l'on doit en être d'autant moins surpris, qu'un

(*) On a de lui une traduction des Epîtres de Sénèque, imprimée à Paris en 1681, que La Fontaine eut soin de donner au Public après sa mort.



qu'un homme d'un d'esprit original sçait tout mettre à profit; & que du sein de la gravité même, sortent souvent ce sel & ces pensées vraies & ingénieuses, qui font l'ame de la badinerie & de l'enjouement, & sans lesquelles toute composition languit. Aussi La Fontaine avoit-il étudié sérieusement ces deux Auteurs, dont il avoit noté partout les maximes de morale ou de politique qu'il a semées dans ses Fables. C'est ce qu'a remarqué l'un de ses successeurs à l'Académie (*), sur les exemplaires de Platon & de Plutarque, qui avoient appartehus à La Fontaine.

Dès-lors, livré aux Lettres, & d'un caractère aussi libre qu'indépendant, il s'abandonnoit tout entier à son goût & à son penchant, sans se ressentir des distractions de son état & de ses engagements, lorsqu'une petite aventure parut troubler cette profonde indifférence. Un Capitaine de Dragons nommé *Poignan*, retiré à Château-Thierry, vieux militaire, par conséquent homme d'habitude, avoit pris en affection la maison de La Fontaine, & consommoit auprès de sa femme le loisir & l'ennui qu'il ne sçavoit où porter. Cet Officier n'étoit rien moins que galant, & son age autant que son humeur, pouvoit mettre à l'abri des ombrages, un mari même soupçonneux & jaloux. Cependant, soit par malignité, soit pour s'en divertir; on en fit de mauvais rapports à La Fontaine. Son caractère simple & crédule ne lui permit point de rien examiner, de rien approfondir: il écouta tous les discours, & crut même que son honneur exigeoit qu'il se battit avec Poignan. Saisi de cette idée, il part dès le grand matin, arrive chez son homme, l'éveille, le presse de s'habiller & de sortir avec lui. Poignan surpris de cette faillie, & n'en prévoyant pas le but, le suit. Ils arrivent dans un endroit écarté, hors des portes de la ville, *je veux me battre avec toi*, lui dit La Fontaine, *on me l'a conseillé*: & après lui en avoir expliqué les raisons, La Fontaine sans attendre la réponse de Poignan, met l'épée à

(*) M. l'Abbé d'Olivet. Voyez l'Histoire de l'Académie, Tome 2. Edit. 1743. p. 314. &c.

la main, & le force d'en faire de même. Le combat ne fut pas long. Poignan, sans abuser des avantages que l'exercice des armes pouvoit lui avoir donné sur son adversaire, lui fit sauter d'un coup l'épée de la main, & en même temps sentir le ridicule de son cartel. Cette satisfaction parut suffisante à La Fontaine: Poignan le ramena chez lui, où ils acheverent, en déjeunant, de s'entendre mieux & de se réconcilier (*).

Les ouvrages de La Fontaine acquéroient déjà de la célébrité, lorsque la fameuse Duchesse de Bouillon, nièce du Cardinal Mazarin, fut exilée à Château-Thierry. Elle joignoit à l'assemblage heureux des grâces de son sexe un esprit badin, délicat, enjoué & cultivé. Curieuse des talens, sur-tout éprise de goût pour le genre d'écrire qu'avoit embrassé La Fontaine, elle s'empressa de le connoître & de l'accueillir. Le Poète ne fut pas insensible à ses avances: il lui fit assidûment sa cour; & le désir de lui plaire, échauffé par les charmes de la Duchesse, lui inspira cette gaieté libre & badine, à laquelle on prétend que nous devons les plus aimables de ses Contes.

Lorsque Madame la Duchesse de Bouillon fut rappelée de son exil, elle emmena La Fontaine à Paris. Cette ville fameuse qui rassemble tant de beaux esprits; où les talens se développent, & se communiquent une chaleur réciproque; où le vrai mérite peut briller de tout son éclat; cette Capitale, dis-je, avoit de puissants attraits pour La Fontaine. Aussi ne laissoit-il échapper aucune des occasions qui pouvoient l'y conduire. C'étoit ordinairement lorsqu'il étoit excédé des humeurs de sa femme. Alors sans aigreur, sans reproches, il partoît, & restoit à Paris autant que ses facultés pouvoient le lui permettre.

Mais

(*) M. Racine le fils, dans les Mémoires qu'il a donnés sur la vie de son Pere, imprimés à Lausanne & à Genève en 1747, p. 258, 259, 260, raconte ce fait à peu près de la même manière: mais il ajoute qu'après ce combat, comme Poignan protestoit de ne plus remettre les pieds chez lui, puisque cela avoit pu lui donner quelque inquiétude, La Fontaine lui reparut, en lui serrant la main, au contraire, j'ai fait ce que le Public vouloit; maintenant je veux que tu vienne chez moi tous les jours, sans quoi je me battrai encore avec toi.

* *

Mais son peu d'arrangement dans ses affaires domestiques, & la mauvaise économie de sa femme, ne lui permettoient pas souvent d'y faire un long séjour. L'un & l'autre sembloient être d'accord pour dissiper un patrimoine honnête & suffisant pour leur condition: & c'est peut-être le seul cas où ces époux aient marqué le plus d'intelligence.

A son arrivée à Paris, La Fontaine y fit rencontre d'un de ses parens nommé Jannart, favori de M. Fouquet Sur-Intendant des Finances, & pour lors dans la plus grande faveur. La Fontaine profita de cette rencontre, & de l'accès que sa réputation, déjà répandue, pouvoit lui donner auprès de ce Ministre. Il lui fut présenté; il lui plut; & pour rendre sa situation plus aisée, M. Fouquet lui fit une pension (*). La reconnaissance que La Fontaine conserva de ce bienfait, est consacrée par différentes piéces de vers, insérées dans l'édition de ses œuvres posthumes, imprimées à Paris in 8°. 1729; où l'on voit, qu'indépendamment de l'attention qu'il eut de faire sa cour à Monsieur & à Madame Fouquet, il eut la généreuse hardiesse de faire éclater ses plaintes & ses regrets sur la disgrâce de ce Ministre, arrivée en 1661, dans un temps où la colere du Roi & la prévention du Public ne permettoient guères une franchise si courageuse. Quant à Jannart, qui fut enveloppé dans la disgrâce de son maître, La Fontaine incapable d'abandonner son ami, le suivit dans son exil à Limoges.

A son retour de Limoges, d'où Jannart fut bientôt rappelé, La Fontaine fut gratifié d'une charge de Gentilhomme

(*) La Fontaine en tenoit compte à M. Fouquet, par une autre pension de vers, qu'il lui payoit exactement par quartier. C'est en se préparant à cette sorte de paiement qu'il dit dans une épître à un de ses amis.

*Pâques, jour saint, veut autre poëse;
 J'enverrai lors, si Dieu me prête vie,
 Pour achever toute la pension,
 Quelque Sonnet plein de dévotion.
 Ce terme-là, pourroit être le pire,
 On me voit peu sur zels sujets écrire.*

homme chez la célèbre Henriette d'Angleterre, première femme de *Monsieur*. Mais il ne jouit pas long-temps de cette position brillante, ni des espérances de fortune qu'elle pouvoit lui promettre. La mort précipitée de cette Princesse les fit presque aussi-tôt évahouir.

Cependant ses poésies lui avoient acquis de puissans & généreux Protecteurs, à la tête desquels étoient *Monsieur*, M. le Prince de Conti, M. de Vendôme, Mesdames de Bouillon & de Mazarin. Madame de la Sabliere (*) surtout, femme d'esprit & d'un mérite rare, le rechercha plus particulièrement encore. Elle connoissoit l'indifférence de La Fontaine non-seulement sur ce qui pouvoit concerner en gros sa fortune, mais encore sur tous les menus détails de son entretien personnel. Elle eut la générosité de l'attirer chez elle, & de le dispenser des soins qu'il étoit incapable de prendre.

La Fontaine jusques-là ne s'étoit soutenu à Paris que par les bienfaits des Protecteurs dont je viens de parler. Mais ces secours, comme on le sent, venoient de loin en loin, & n'avoient rien de réglé. Il n'étoit pas homme à calculer des besoins; aussi se trouvoit-il souvent dans l'embarras. Il n'en étoit pas plus ému, & lorsque les ressources lui manquoient, il s'en alloit à Château-Thierry (†) vendre quelque portion d'héritage, qu'il revenoit aussi-tôt dissiper à Paris, sans prévoir la nécessité future, ni s'inquiéter de la diminution visible de son patrimoine.

Chez Madame de la Sabliere, il profita de la compagnie & des entretiens de Bernier, dont il prit de bonnes leçons de Physique. Son dévouement aux Lettres, le rendoit jaloux de l'amitié de tous les grands Hommes de son siècle. Il les connoissoit, il les recherchoit avec empressement, & faisoit toutes les occasions de s'instruire, soit par leurs conversations, soit en participant à leur étude & à leurs connoissances. Il visitoit souvent Racine;

(*) Elle aimoit la Poésie & la Philosophie, mais sans ostentation. C'est pour elle que Bernier, qui demouroit chez elle, fit l'abrégé de Gassendi.

(†) Il faisoit ordinairement ce voyage tous les ans vers le mois de Septembre, accompagné de Boileau, Racine, Chapelain, ou de quelques autres amis.



Racine; ils faisoient ensemble de fréquentes lectures d'Homere & des autres Poëtes Grecs dans la version latine, car La Fontaine n'entendoit point leur langue. Tous les deux à portée de sentir & de connoître les beaux morceaux qu'ils rencontroient, ils les examinoient, se communiquoient leurs remarques, & leurs réflexions. La Fontaine sur-tout s'affectionnoit singulièrement des beaux traits qui l'avoient une fois frappé. Son ame alors se remplissoit d'une espece d'enthousiasme qui, pendant plusieurs jours, s'emparoit de son esprit, au point de lui ôter la liberté de s'occuper de tout autre objet, il y révoit sans cesse, il en parloit de même. C'est ainsi, rapporte-t-on, que s'étant un jour laissé conduire à Ténèbres par Racine, & que s'ennuiant de la longueur de l'Office, il se mit à lire dans un volume de la Bible qui contenoit les petits Prophètes. Il étoit tombé par hazard sur la prière des Juifs dans Baruch, lorsque se retournant tout à coup vers Racine: *qui étoit ce Baruch?* dit-il, *sçavez-vous que c'est un beau génie?* Pendant plusieurs jours il fut continuellement occupé de Baruch, & ne se lassoit point de demander à tous ceux qu'il rencontroit: *avez vous lu Baruch? C'étoit un grand génie.* Ce trait qui dans tout autre indiqueroit une sottise surprise, caractérise la préoccupation naturelle dont l'esprit de La Fontaine étoit susceptible, & la forte impression qu'il recevoit des objets sur lesquels il avoit une fois fixé son esprit.

Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que ce même homme, si négligent dans ses affaires & dans ses devoirs, si incapable de tous soins de fortune, de toutes vûes politiques, étoit d'un conseil excellent & sûr pour tous ceux qui, dans quelque situation difficile, venoient lui confier leurs peines. Insensible pour tout ce qui le regardoit, il s'attendrissoit à la vûe des malheureux; il adoptoit, pour ainsi dire, l'état & l'embarras de ceux qui étoient dans l'infortune, ou dans l'incertitude inquiète de la conduite qu'ils devoient tenir en certains cas qui pouvoient décider de leur sort: il trouvoit des expédiens heureux, & leur donnoit les meilleurs conseils. C'étoient les seules occasions où l'on peut dire qu'il sortoit de lui-même.

Toujours plongé dans quelque méditation, où il étoit
comme

comme absorbé, on le voyoit dans une distraction prodigieuse, ne sçachant souvent ni ce qu'on disoit dans une conversation, ni ce qu'il y disoit lui-même, à moins qu'il ne se trouvât familièrement à table avec des personnes de sa connoissance, & qu'on y traitât quelque sujet agréable & de son goût. Alors sa contenance & les traits de sa physionomie qui, dans toute autre occasion, n'annonçoient rien moins qu'un homme d'esprit, se paroient des grâces de son génie; ses yeux s'animoient, parloient le langage de ses idées; il disoit tout ce qu'il vouloit & le disoit si bien qu'il enchantoit les oreilles les plus délicates. C'est à ces instans agréables, dont il ne s'est jamais aperçu lui-même, qu'il devoit l'empressement qu'ont eu les personnes les plus distinguées de la Cour & de la ville, de jouir de sa conversation & de l'admettre à leur table. Mais l'on doit bien s'apercevoir par ce que j'ai déjà tracé de son caractère, qu'il ne donnoit pas indifféremment partout la même satisfaction ni le même plaisir. Témoin l'aventure rapportée par Vigneul Marville (*).

„ Trois de complot, dit-il, par le moyen d'un quatrié-
 „ me qui avoit quelque habitude auprès de cet homme
 „ rare, nous l'atirâmes dans un petit coin de la ville, à
 „ une maison consacrée aux Muses, où nous lui donnâmes
 „ un repas, pour avoir le plaisir de jouir de son agréa-
 „ ble entretien. Il ne se fit point prier; il vint à point
 „ nommé sur le midi. La compagnie étoit bonne, la ta-
 „ ble propre & délicate, & le buffet bien garni. Point
 „ de complimens d'entrée, point de façons, nulle gri-
 „ mace, nulle contrainte. La Fontaine garda un profond
 „ silence; on ne s'en étonna point, parce qu'il avoit
 „ autre chose à faire qu'à parler. Il mangea comme
 „ quatre, & bût de même. Le repas fini, on commença
 „ à souhaiter qu'il parlât; mais il s'endormit. Après trois
 „ quarts d'heure de sommeil il revint à lui. Il vouloit
 „ s'excuser sur ce qu'il avoit fatigué. On lui dit que cela
 „ ne demandoit point d'excuse, que tout ce qu'il faisoit
 „ étoit bien fait. On s'approcha de lui, on voulut le
 „ mettre

(*) Dans ses Melanges de Litterature. T. 2 P. 354.



XIV VIE DE LA FONTAINE.

„ mettre en humeur & l'obliger à laisser voir son esprit;
 „ mais son esprit ne parut point, il étoit allé je ne sçais
 „ où, & peut-être alors animoit-il ou une grenouille
 „ dans les marais, ou une cigale dans les prés, ou un
 „ renard dans sa tanière; car durant tout le temps que
 „ La Fontaine demeura avec nous, il ne nous sembla
 „ être qu'une machine sans ame. On le jeta dans un
 „ carosse, où nous lui dimes adieu pour toujours. Jamais
 „ gens ne furent plus surpris, & nous disions les uns aux
 „ autres: comment se peut-il faire qu'un homme qui a
 „ sçu rendre spirituelles les plus grossières bêtes du monde,
 „ & les faire parler le plus joli langage qu'on ait ja-
 „ mais oui, ait une conversation si sèche & ne puisse pas
 „ pour un quart d'heure faire venir son esprit sur ses le-
 „ vres, & nous avertir qu'il est là”.

Une autre fois, étant invité à dîner dans un de ces endroits, où le maître de la maison présente un homme d'esprit aux convives, comme un des mets de sa table; il mangea beaucoup, & ne dit mot. Comme il se retireroit de table de fort bonne-heure, sous prétexte de se rendre à l'Académie; on lui représenta qu'il avoit très-peu de chemin à faire: *je prendrai le plus long*, répondit La Fontaine, & le voilà parti (*).

Il s'avisoit rarement d'entamer la conversation; & comme il étoit presque toujours préoccupé, il y plaçoit souvent des idées ou des réflexions bizarres & singulières, auxquelles on ne s'attendoit guères. Il étoit un jour chez M. Despreaux avec plusieurs personnes d'une érudition distinguée; Racine, entr'autres, & Boileau le Docteur. On y parloit depuis long-temps de S. Augustin & de ses ouvrages; mais La Fontaine tranquille & silencieux n'avoit point encore pris part à cette conversation, lors que s'éveillant tout-à-coup au nom de S. Augustin, *croyez-vous*, s'écria-t-il, en s'adressant à l'Ab-
 bé

(*) C'étoit chez M. Laugois d'Imbercourt, Fermier général, où M. Freron prétend qu'il fit *si bonne chère avec si peu de dépense d'esprit*. M. Racine le fils, dans les Mémoires qu'il a donné sur la vie de son père, dit, que c'étoit chez M. le Verrier. Voyez le Tôme premier de ce Livre, page 257.

bé Boileau, que *S. Augustin* eut plus d'esprit que *Rabelais* ? Le Docteur interdit de la question, & le parcourant des yeux avec surprise : prenez garde, répondit-il, *Monsieur de La Fontaine*, vous avez un de vos bas à l'envers, ce qui étoit vrai.

Le bruit ni les discours ne pouvoient troubler la léthargie apparente de ses méditations. Il étoit aussi difficile de l'en retirer, que d'interrompre dans sa conversation le fil des idées dont il étoit une fois animé. Dans un repas qu'il fit avec *Molière* & *Despreaux*, où l'on disputoit sur le genre dramatique; il se mit à condamner les à parte. Rien, disoit-il, n'est plus contraire au bon sens. Quoi! le parterre entendra ce qu'un Acteur n'entend pas, quoi qu'il soit à côté de celui qui parle. Comme il s'échauffoit en soutenant son sentiment de façon qu'il n'étoit pas possible de l'interrompre & de lui faire entendre un mot: Il faut, disoit *Despreaux* à haute voix, tandis qu'il parloit; il faut que *La Fontaine* soit un grand coquin, un grand maraud, & répétoit continuellement les mêmes paroles, sans que *La Fontaine* cessât de disserter. Enfin l'on éclata de rire; sur quoi revenant à lui comme d'un rêve interrompu: de quoi riez-vous donc? demanda-t-il: comment lui répondit *Despreaux*, je m'épuise à vous injurier fort haut, & vous ne m'entendez point, quoique je sois si près de vous, que je vous touche; & vous êtes surpris qu'un Acteur sur le théâtre n'entende point un à parte, qu'un autre Acteur dit à côté de lui?

C'étoit ainsi que *Racine* & *Despreaux*, avec lesquels il étoit extrêmement lié, s'amusoient quelquefois à ses dépens. Aussi l'appelloient-ils le *Bon-homme*; quoiqu'ils connussent bien d'ailleurs tout ce qu'il valoit. Une fois, entr'autres, qu'ils étoient à souper chez *Molière*, avec *Descoreaux*, célèbre joueur de flûte; *La Fontaine* y parut plus rêveur & plus concentré en lui-même qu'à l'ordinaire. Pour le tirer de sa distraction, *Despreaux*, & *Racine*, qui étoit naturellement porté à la raillerie (*).

(*) M. de Valincourt remarque qu'il avoit l'esprit porté à la raillerie & même à une raillerie amère. Voyez les Mémoires sur la vie de *Jean Racine*, pages 192, 193, 194. &c. T. I.

se mirent à l'agacer par différens traits plus vifs & plus piquans les uns que les autres Mais la Fontaine ne s'en déconcerta point. Ils avoient cependant poussé si loin la raillerie, que Mollère, touché de la patience & de la douceur de La Fontaine, ne put s'empêcher d'en être piqué pour lui, & de dire à Descoteaux, en le tirant à part au sortir de table, *nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le Bon-homme.*

La plupart de ses actions n'étoient ni préméditées, ni suivies: le hazard en produisoit une partie, & l'autre étoit l'ouvrage des inspirations d'autrui. Lorsque Madame de La Fontaine se fut retirée à Château-Thierry, Racine & Despreaux représentèrent à notre Poète que cette séparation n'étoit pas décente & ne lui faisoit point honneur. Ils lui conseillèrent un raccommodement. La Fontaine, sans délibérer, partit. Il se rendit en droiture chez sa femme: mais le domestique de la maison qui ne le connoissoit point, lui dit, que Madame de La Fontaine étoit au Salut. Ennuyé d'attendre, il fut voir un de ses amis, qui le retint à souper & à coucher. La Fontaine bien régalé, oublia sa mission; & sans songer à sa femme, se remit le lendemain dans la voiture publique, & revint à Paris. Ses amis, en le voyant, s'empresèrent de lui demander le succès de son voyage: *J'ai été pour voir ma femme, leur dit-il, mais je ne l'ai point trouvée; elle étoit au Salut.*

L'amour des Lettres est souvent un vainqueur impérieux qui domine sur les sentimens les plus naturels. Lorsque l'esprit est une fois livré à cet amour, les autres facultés de l'ame, languissantes, semblent être arrêtées à ce charme puissant, & devenir indifférentes pour les objets extérieurs. La Fontaine saisi par cet enchantement, étoit non-seulement incapable des conversations ordinaires, ain^{si} que le grand Corneille, la Bruyere, Rousseau, Malbranche &c; mais son indifférence alloit jusqu'à l'oubli de lui-même & des objets qui le regardoient de plus près. Il eut un fils en 1660 (*) qu'il garda

(*) Mort en 1722. De ce fils sont issus un garçon & trois filles, qui sont encore existans.

de fort peu de temps auprès de lui. M. de Harlay, depuis Premier Président, l'avoit adopté, & s'étoit chargé de son éducation & de sa fortune. Il y avoit déjà plusieurs années que La Fontaine l'avoit perdu de vûe, lorsqu'on les fit rencontrer dans une maison où l'on vouloit jouir du plaisir de la surprise du pere. La Fontaine, en effet, ne se douta point que ce fut son fils. Il l'entendit parler; & témoigna à la compagnie qu'il lui trouvoit de l'esprit & de très-bonnes dispositions. L'on saisit ce moment pour lui dire que c'étoit son fils; mais sans en être plus ému: *ah! répondit-il, j'en suis bien-aise.*

Cette indifférence alloit en lui jusqu'à l'insensibilité. Un jour Madame de Bouillon allant à Versailles, le rencontra le matin qui révoit seul sous un arbre du Cours. Le soir en revenant, elle le retrouva dans le même endroit, & dans la même attitude, quoiqu'il fit très-froid, & qu'il n'eût cessé de pleuvoir toute la journée. (*).

C'est ainsi que travailloit souvent La Fontaine: tous les endroits lui étoient bons & indifférens. Il n'eut jamais de cabinet particulier, ni de bibliothèque. La vaine recherche des commodités, la manie de certains arrangemens, la symmétrie étudiée des ornemens, la composition & le choix d'un appartement; toutes ces choses, devenues souvent l'inquiétude & le tourment de quelques personnes d'esprit, ne vinrent jamais piquer son goût, ni troubler sa tête. La seule décoration qui lui vint en fantaisie, fut celle d'environner l'intérieur d'un cabinet de toutes les figures, en plâtre & en terre cuite, des anciens Philosophes qu'il pût rassembler ou faire jeter en moule. Cet assemblage le divertissoit: il appelloit ce réduit la *chambre des Philosophes*. (†)

Le

(*) Ce n'est pas dans une position semblable qu'Horace eut dit:

Compressis agito labris. Ubi quid datur off,

Illudo chartis.

Horat. Sat. IV. v. 137, &c.

(†) Voyez une Lettre de lui à M. de Bonrepaux, du 31. Août 1687. insérée parmi les Œuvres de Saint-Evremond.

XVIII VIE DE LA FONTAINE.

Le célèbre Lully natif de Florence, se mit un jour en tête d'avoir un Opéra de lui. Il fut le trouver, le cajola, & le berça si bien des promesses les plus flatteuses, qu'il parvint à son but. Lully étoit ardent, impatient; & son activité ne permit point à La Fontaine de s'endormir. Il l'obsédoit sans cesse, soit pour des dispositions toujours nouvelles de quelques scènes; soit pour des alongemens ou racourcilemens de certains vers, soit enfin pour des changemens qui varioient chaque jour au gré de ses caprices. Cet ouvrage étoit enfin fini, lorsqu'au bout de quatre mois de persécution, Lully, sans mot dire, abandonna La Fontaine & son Opéra, pour adopter celui d'Alceste de Quinault, qu'il mit en musique, & qui fut joué à Saint Germain devant la Cour. La Fontaine, aussi sensible à la perte de son temps & de son loisir, qu'au mépris du Musicien, ne put se refuser à l'indignation qu'inspira ce procédé à tous ses amis. C'est à leur sollicitation qu'il composa le morceau plein de sel intitulé *le Florentin*, qu'on trouve dans ses œuvres posthumes, & dans lequel en parlant du mauvais tour de Lully, il peint ainsi son caractère:

. *Il me fit travailler:*

Le Paillard s'en vint réveiller

Un enfant des neuf Sœurs, enfant à barbe grise,

Qui ne devoit en nulle guise

Etre dupe; il le fut, & le sera toujours:

Vienne encore un trompeur, je ne tarderai guères. &c.

Incapable de haine, ou de conserver long-temps le ressentiment des injures: il ne tarda pas à être fâché d'avoir écrit contre Lully. C'est ce qu'on voit dans une de ses épîtres à Madame de Thiange, où parmi les excuses qu'il emploie, & en parlant des conseils qui lui avoient été donnés, il dit:

Les conseils. Et de qui? du Public; c'est la ville,

C'est la Cour, & ce sont toutes sortes de gens,

L.

*Les amis, les indifférens,
 Qui n'ont fait employer le peu que j'ai de bile.
 Ils ne pouvoient souffrir cette atteinte à mon nom.
 La méritois-je? on dit que non.*

C'est le seul ressentiment qu'il eut dans sa vie. Son humeur tranquille & débonnaire le rendoit insensible à toutes les petites délicatesses qui heurtent la vanité & qui blessent l'amour-propre de la plupart des hommes. On eût dit qu'il étoit incapable de sentir même la raillerie piquante: on en a déjà vu quelques exemples: Aussi ses amis avoient-ils le droit de lui faire, ou de lui dire tout ce qu'ils vouloient: jamais il ne s'en fâchoit. Il souffroit aisément leur mauvaise humeur, & ne leur tenoit que des propos obligeans, même dans les occasions où la patience peut échapper aux plus modérés. Le peu d'estime qu'il avoit de lui-même, son humilité naturelle, capable de faire honneur à la piété même qu'il n'avoit pas, lui déroboient la connoissance de son mérite & de la sublimité de ses talens. Ses productions étoient les fruits d'un génie aisé; elles couloient tellement de source & lui coûtoient si peu d'effort, qu'il ne faisoit pas plus d'attention à ce qu'elles valoient, qu'il en faisoit à ce qui le regardoit lui-même. Personne n'ignora plus que lui l'estime dont il étoit digne: aussi étoit-il de tous les hommes le moins propre à faire remarquer qu'il la méritoit. Il regardoit l'industrie qu'il eût fallu pour cela, comme une peine, ou comme un soin qui ne le concernoit pas, & qui n'étoit que l'affaire des autres. C'étoit en vain qu'à table ou dans un cercle, on auroit attendu de lui quelque propos ou quelque récit qui répondit à la licence répandue dans une bonne partie de ses ouvrages. Personne n'étoit ni plus retenu devant les femmes qu'il aimoit & qu'il respectoit beaucoup, ni plus réservé & plus circonspect dans les conversations même les plus familières & les plus libres. Lorsqu'il étoit obligé d'aller dans quelques compagnies où l'on exigeoit le récit de quelques Fables, ou de quelques Contes,



il s'en excusoit modestement sur son incapacité à les bien rendre, & sur son défaut de mémoire. S'il étoit davan- tage pressé, il présentoit à sa place, dit-on, un nommé *Gaches* qu'il menoit souvent avec lui, & qui, prenant aussi-tôt la parole, s'acquittoit très-bien de ces sortes de commissions.

Personne ne fut si simple & si naïf dans son air, dans ses manières, & dans toutes ses actions: A le voir agir, à observer la singularité de ses surprises; on l'eut pris pour l'homme du monde le plus neuf ou le plus incapable de sentiment. Ce caractère d'une ingénuité qui tenoit de l'enfance, ayant passé de sa plus tendre jeunesse dans son âge le plus mûr, pouvoit le faire regarder, par ceux qui ne le connoissoient pas, comme une espee d'automate. C'est en badinant sur l'impression naturelle qui résultoit de son extérieur & de ses mœurs, que *Madamé de la Sabliere* dit un jour, après avoir congédié tous ses domestiques à la fois; *Je n'ai gardé avec moi que mes trois animaux; mon chien, mon chat, & mon La Fontaine.*

Lorsqu'il publia son Livre des *Amours de Psiché & de Cupidon*, la malignité de quelques courtisans voulut insinuer à plusieurs personnes, qu'il avoit eu en vûe certaines amours de *Louis XIV.* L'on crut y découvrir des traits de plaifanterie & de satyre qui, sans être même voilés par la fiction, s'appliquoient exactement à ce Monarque. Le goût de ces commentaires, & la fausse clef de cette prétendue énigme commençoient à s'accréditer; lorsque *La Fontaine* qui ne s'apercevoit de rien, & qui n'avoit eu aucune mauvaise intention, fut tout à coup effrayé par les avertissemens de ses amis, & par la conséquence de ces bruits. Il courut faire part de ses craintes au Duc de *Saint-Aignan*, l'un des favoris de *Louis XIV.* qui, sans adopter entièrement ses excuses, en eut cependant compassion, & promit de le tirer d'affaire. *Faites relire*, lui dit ce Seigneur, un exemplaire de cet ouvrage. *Je vous introduirai chez le Roi, dans le moment qu'il sera le plus environné de courtisans; vous lui présenterez vous-même votre livre, & soyez persuadé qu'après cette démarche il n'y aura plus d'interprétations.* Ce projet eut le succès qu'on en attendoit: chacun se tût, & *La Fontaine* reprit sa tranquillité ordinaire. La

La mort de M. de Colbert arrivée en 1683. laissa une place vacante à l'Académie Française, pour laquelle La Fontaine (*) & Despreaux furent en concurrence. Ces deux grands Poètes avoient également le droit de se mettre sur les rangs. Mais la licence répandue dans les ouvrages de notre Auteur (†) réveilloit dans cette Compagnie une délicatesse qui sembloit ne devoir pas lui être favorable. Cependant La Fontaine que la plupart des Académiciens désiroient pour confrere, à cause de son rare génie & de sa grande réputation, eut seize voix contre sept. Mais Despreaux étoit plus connu à la Cour. Louis XIV. même l'honoroit d'une bienveillance particulière (§). Son parti se hâta d'intéresser la religion du Roi: & les ordres qu'on en attendoit pour la réception de La Fontaine, demeurèrent suspendus. Dans cet intervalle, il parut sentir l'éguillon de la gloire qu'il avoit jusqu'alors regardé avec trop d'indifférence. Ses amis vinrent l'exciter & le tirer de son inaction naturelle. Il se donna des mouvemens, & présenta au Roi une Balade, dont l'envoi est ajusté aux circonstances dans lesquelles se trouvoit La Fontaine. Il y sollicite en sa faveur, & tire parti du refrain qui sert en même temps à célébrer la gloire du Monarque.

*Quelques esprits ont blâmé certains jeux,
Certains récits qui ne sont que sornettes;
Si je défère aux leçons qu'ils m'ont faites,
Que veut-on plus? soyez moins rigoureux,*

Plus

(*) Il avoit alors 75 ans.

(†) Lorsque La Fontaine témoigna souhaiter d'être admis à l'Académie Française il écrivit, dit M. Perrault, une lettre à un Prélat de la Compagnie, où il marquoit & le déplaisir de s'être laissé aller à une telle licence, & la résolution où il étoit de ne plus composer rien de semblable.

(§) Il étoit chargé dès ce temps-là par Louis XIV. d'écrire son histoire, conjointement avec Racine; & Despreaux étoit alors à la suite de ce Prince, pour être témoin oculaire de ses expéditions. M. de Valincourt succéda à Racine, & fut associé à Despreaux, après la mort duquel il resta seul chargé de cet ouvrage.

*** 3



XXII VIE DE LA FONTAINE.

*Plus indulgent, plus favorable qu'eux,
Prince, en un mot, soyez ce que vous êtes,
L'événement ne peut que m'être heureux.*

Il prit fort à cœur le succès de cette affaire, & c'est le seul trait d'ambition qu'on puisse remarquer dans le cours de sa vie. Cependant six mois s'étoient écoulés sans décision de la part du Roi; lorsqu'une autre place vint à vaquer à l'Académie par la mort de M. de Bezons; Despreaux y fut élu. Ce fut alors que Louis, mieux disposé en faveur de Despreaux, mais qui s'étoit fait une loi de ne jamais prévenir les suffrages de l'Académie, s'expliqua ainsi au Député qui venoit lui rendre compte de cette seconde élection: *Le choix qu'on a fait de M. Despreaux, n'est très-agréable, & sera généralement approuvé. Vous pouvez, ajouta-t-il, recevoir incessamment La Fontaine, il a promis d'être sage.*

L'Académie reçut avec joie cette approbation; & sans attendre la réception de Despreaux qui se trouvoit en Flandres avec le Roi, & qui eut été faite le même jour: elle se hâta de procéder à celle de La Fontaine, qui se fit le 2. Mai 1684. Cet empressement, & la haute opinion qu'on avoit de ses talens, furent manifestés publiquement dans cette assemblée par M. l'Abbé de la Chambre qui étoit alors Directeur. Il prit la parole, & s'adressant à La Fontaine: *L'Académie, dit-il, reconnoît en vous. Monsieur, un de ces excellens Ouvriers, un de ces fameux Artisans de la belle gloire, qui va la soulager dans les travaux qu'elle a entrepris pour l'ornement de la France, & pour perpétuer la mémoire d'un règne si fécond en merveilles.*

Elle reconnoît en vous, un génie aisé & facile, plein de délicatesse & de naïveté, quelque chose d'original, & qui dans sa simplicité apparente & sous un air négligé, renferme de grands trésors & de grandes beautés,

Il fut estimé & chéri de ses confreres, parmi lesquels il parut toujours avec cette candeur & cette bonté de caractère qu'on ne peut se donner, ni même imiter quand on ne l'a pas. Simple, doux, ingénu, plein de droiture, il n'eut jamais la moindre mésintelligence avec aucun d'eux. Lors même que Furetière se fut rendu indigne de

de la place qu'il occupoit à l'Académie, & qu'il fut question de l'en exclure; (*) La Fontaine ne put se résoudre à concourir à cette scission. Il voulut donc étayer Furetière de son suffrage; mais malheureusement, l'une de ses distractions ordinaires (†) le surprit au moment qu'on alloit au scrutin pour cette exclusion. Au-lieu de placer ses boules comme il le falloit, il mit la noire où devoit être la blanche, & ajouta une voix à celles qui étoient déjà contre Furetière, ce que celui-ci ne lui pardonna pas.

La Fontaine ne connoissoit ni les intrigues ni l'art de briguer les faveurs; il fuyoit la Cour, pour laquelle il n'avoit pas moins d'éloignement que pour tous ceux auprès desquels il falloit s'affujettir, se contraindre, ou se déguiser. Mais il n'est pas moins surprenant qu'il ait échappé seul, parmi tous les grands Hommes de son temps, aux libéralités & aux bienfaits de Louis XIV. auxquels, comme l'observe M. de Voltaire, il avoit droit de prétendre & par son mérite & par sa pauvreté. Après la mort de Madame de la Sablière, il se trouva réduit dans la situation la plus difficile à supporter. En perdant cette illustre amie, La Fontaine perdit aussi les douceurs de la vie qui lui étoient les plus chères & les plus précieuses. Son repos & sa tranquillité en furent troublés. Il se vit isolé, & contraint de pourvoir à ses besoins, de-
ve-

(*) Voyez l'Histoire de l'Académie par M. Pellisson, où les particularités & les causes de cette exclusion sont détaillées.

(†) Parmi plusieurs distractions, on rapporte qu'il portoit depuis deux jours un habit neuf, sans s'en être aperçu; lorsqu'un de ses amis qu'il rencontra dans la rue, vint lui causer une grande surprise, en lui en faisant son compliment. C'étoit Madame d'Hervard, dont j'aurai occasion de parler dans la suite, qui, à l'insçu de La Fontaine, avoit fait mettre cet habit dans sa chambre à la place de celui qu'il portoit ordinairement.

Une autre fois, & ce fait est confirmé par une tradition bien constante, il oublia d'avoir été à l'enterrement d'une personne, chez laquelle il arriva pour dîner avec quelques amis, qui s'étoient embarqués sous sa conduite. Mais le portier lui ayant dit que son maître étoit mort depuis huit jours: *ah! repondit La Fontaine avec étonnement, je ne croyois pas qu'il y eut si long-temps.*

venus plus sensibles par l'âge, & que l'attention & la générosité de sa bienfaitrice lui avoient laissé ignorer pendant une bonne partie de sa vie. La nécessité, s'il faut le dire, pensa pour lors l'exiler de sa patrie, & dérober honteusement à la France l'un des génies qui lui ait fait le plus d'honneur. Il étoit aussi connu par ses ouvrages en Angleterre, qu'estimé par les qualités de son ame. Madame de Bouillon (*) s'y trouvoit alors avec Madame de Mazarin sa sœur. Elles apprirent que La Fontaine ne vivoit pas commodément à Paris: elles voulurent l'attirer à Londres, & se joignirent pour cet effet à Madame Harvey (†), au Duc de Devonshire, à Milord Montaigu, à Milord Godolphin, qui tous ensemble s'engagerent à lui assurer une subsistance honorable. Saint-Evremond ne fut pas le dernier à vouloir le séduire. Il lui écrivit plusieurs lettres, & La Fontaine étoit ébranlé, lorsqu'il fut détourné de ce voyage par les dernières circonstances de sa vie, dont je vais rendre compte. (§).

Vers la fin de 1692, il tomba dangereusement malade. Jusqu'alors il n'avoit guères porté sa vûe sur le culte ni sur les objets de la Religion; & les affaires de son salut avoient été enveloppées dans l'oubli & dans la profonde in-

(*) Elle étoit arrivée en Angleterre dès l'année 1687. pour voir sa sœur.

(†) Elisabeth Montaigu, veuve de M. le Chevalier d'Harvey, mort à Constantinople, où il avoit été envoyé en Ambassade par Charles II. Cette Dame avoit beaucoup d'esprit & de mérite. C'est elle qui contribua le plus à faire venir en Angleterre Madame de Mazarin, avec qui elle lia ensuite une amitié très-étroite. Etant allée à Paris en 1683. La Fontaine eut souvent occasion de la voir chez Milord Montaigu son frere, Ambassadeur d'Angleterre. Elle lui donna alors le sujet de la Fable du *Renard Anglois*, où La Fontaine a fait entrer son éloge, & qu'il lui adressa.

(§) L'on prétend qu'alors La Fontaine se mit à apprendre la langue Angloise, & que la secheresse & l'ennui de cette étude le détournèrent d'aller en Angleterre. Mais notre langue y étoit dès ce temps aussi connue qu'aujourd'hui. Saint Evremond, à portée de l'instruire de ce qui s'y passoit, n'apprit jamais l'Anglois, & La Fontaine étoit moins capable qu'un autre, d'être arrêté par une précaution aussi superflue.

indifférence qui régnoient sur sa vie. La loi naturelle dirigeoit son cœur, & guidoit l'innocence de ses mœurs. Son esprit ennemi du travail, incapable d'effort ou de contention de quelque nature qu'elle put être, ne se donna jamais la peine de suivre long-temps le même objet, & moins encore de se porter à la contemplation des choses qui sont hors de la sphère naturelle de l'homme. Le Curé de S. Roch, informé de la maladie sérieuse de La Fontaine, lui envoya le P. Poujet (*), homme d'esprit, & qui pour lors étoit Vicaire de cette Paroisse. Ce prêtre pour donner à sa visite un air moins sérieux & moins suspect, se fit annoncer de la part de son pere, chez qui La Fontaine alloit quelquefois, pour s'informer de l'état de sa santé. Pour lui ôter toute méfiance, il se fit accompagner d'un ami commun, qui l'étoit encore plus particulièrement du malade. Après les politesses d'usage, le P. Poujet fit tomber insensiblement la conversation sur la Religion, & sur les preuves qu'on en tire tant de la raison que des Livres saints. Sans se douter du but de ses discours: *Je me suis mis, lui dit La Fontaine, avec sa naïveté ordinaire, depuis quelque temps à lire le Nouveau Testament: je vous assure, ajouta-t-il, que c'est un fort bon livre; oui par ma foi, c'est un bon livre. Mais il y a un article sur lequel je ne me suis pas rendu; c'est celui de l'éternité des peines: je ne comprends pas, dit-il, comment cette éternité peut s'accorder avec la bonté de Dieu.* Le Pere Poujet satisfait à cette objection par les meilleures raisons qu'il put trouver dans ce moment; & La Fontaine, après plusieurs répliques, fut si content de l'entendre, qu'il le pria de revenir. Le P. Poujet ne demandoit pas mieux; il partit, & lui laissa l'ami qu'il avoit amené. Le but de cette séparation préméditée étoit d'amener La Fontaine à la confiance de ses sentimens & de ses dispositions présentes. En effet, satisfait de cette visite, il dit à son ami, que s'il avoit à se confesser, il ne prendroit point d'autre directeur que cet Ecclésiastique. Le

(*) *Amable Poujet.* Il venoit de quitter récemment les bancs de Sorbonne où il avoit pris tous ses grades & le bonnet de Docteur. Il entra depuis dans l'Oratoire. Il composa le Catéchisme de Montpellier, & mourut à Paris en 1723.



Le P. Poujet instruit du succès de sa visite, fut exact depuis ce temps à lui en rendre deux par jour, dans lesquelles il ne cessoit, en le familiarisant avec ses discours, d'éclaircir ses doutes, & de répondre à ses questions avec l'adresse & la sagesse d'un habile homme. Ce n'étoit au fond, ni impiété, ni l'incrédulité qu'il avoit à combattre. La Fontaine toujours vrai, toujours sincère & rempli de bonne foi, ne cherchoit qu'à s'instruire, & à se convaincre. Il ne vouloit point faire tenir à sa bouche un langage que son cœur ou son esprit démentissent. Je ne rapporterai point les différentes objections qu'il fit, ni la manière dont le P. Poujet s'y satisfaisoit. Mais je ne sçaurois passer sous silence deux points intéressans sur lesquels La Fontaine eut peine à se rendre. Le premier fut une satisfaction publique sur ses Contes, que ce Directeur exigea de lui: l'autre, la promesse de ne jamais donner aux Comédiens une pièce de théâtre qu'il avoit composée depuis peu, & dont il avoit reçu les applaudissemens des connoisseurs, & des amis auxquels il l'avoit lûe.

Quoique La Fontaine ne regardât pas ses Contes comme un ouvrage irrépréhensible, il ne pouvoit cependant imaginer qu'ils fussent capables de produire des effets aussi pernicioeux qu'on le prétendoit. Il protestoit qu'en les écrivant ils n'avoient jamais fait de mauvaises impressions sur lui: & comme sa manière ordinaire étoit de juger des autres par lui-même, il attribuoit ce qu'on lui disoit là-dessus à une trop grande délicatesse. C'est ainsi qu'il se défendoit contre l'espece d'amande honorable qu'on exigeoit de lui; mais l'éloquence du P. Poujet l'emporta sur ses répugnances. La Fontaine convaincu, se résigna, & consentit à tout ce que ce Directeur jugeroit nécessaire & convenable dans cette occasion. Quant à la pièce de théâtre, il ne se rendit point avec la même docilité. Les discussions & la controverse, entre son ami Racine & M. Nicole sur ce point, étoient encore présentes à son esprit. La décision du P. Poujet lui parut trop sévère; il en appella à une consultation en forme de plusieurs Docteurs de Sorbonne. Elle ne lui fut point favorable; & sans balancer il jettâ sa pièce au feu, sans en retenir de
copie

copie. Cét ouvrage est resté perdu, on n'en sçait pas même le titre.

Parmi tous ces débats & toutes ces exhortations, où se trouvoient employées tantôt une douce persuasion, & tantôt la crainte des peines de l'autre vie; je ne dois pas oublier les réflexions de la Garde de La Fontaine, qui désignent d'une manière aussi naturelle qu'originale, les sentimens & l'opinion qu'il inspiroit de lui. *Eh! ne le tourmentez pas tant*, dit-elle un jour avec impatience au P. Poujet, *il est plus bête que méchant*. Une autre fois avec un air de compassion, *Dieu n'aura jamais*, disoit-elle, *le courage de le damner*.

Enfin après plus de six semaines de conférences assidues & redoublées, La Fontaine fit une confession générale; & reçut le Saint Viatique le 12 Février 1693, avec des sentimens dignes de la candeur de son ame, & des vertus du meilleur Chrétien. C'est dans ce moment qu'avec une présence d'esprit admirable, & dans les meilleurs termes, il détesta ses Contes (*) en présence de Messieurs de l'Académie. Il les avoit fait prier de se rendre chez lui par Députés, pour être les témoins publics de son repentir, de ses dispositions, & de la protestation authentique qu'il fit de n'employer ses talens à l'avenir, s'il recouvroit la santé, qu'à des sujets de piété (†).

II

(*) Il renonça en même temps au profit qui devoit lui revenir d'une nouvelle édition de ses Contes; qu'il avoit rétouchés, & qui s'imprimoit alors en Hollande.

(†) Quelques-uns crurent alors que La Fontaine étoit mort, ou qu'il ne releveroit point de cette maladie; & ce fut dans ce temps que le Poëte Lignière répandit dans Paris l'Epigramme suivante.

*Je ne jugerai de ma vie
D'un homme avant qu'il soit éteint:
Pelisson est mort en impie,
Et La Fontaine comme un saint.*

Cependant aucun de ces faits n'étoient vrais. Car La Fontaine ne mourut pas; & de ce que la violence de la maladie avoit surpris Pelisson sans lui donner le temps de recevoir les derniers Sacremens qu'il avoit différé au lendemain, l'on ne pouvoit en inférer qu'il fût mort en impie.

*** 2

Il tint exactement parole (*). Il revint de cette maladie, & la première fois qu'il put affister à l'Académie, il y renouvela la protestation qu'il avoit faite devant les Députés, & fit lecture dans l'Assemblée d'une Paraphrase en vers François de la Prose des morts *Dies iræ*. Il l'avoit composée pour s'entretenir de la pensée de la mort, & pour se pénétrer des vérités les plus terribles de la Religion.

Le jour qu'il reçut le Saint Viatique, Monsieur le Duc de Bourgogne qui n'avoit encore atteint que sa onzième année, fit une action digne du sang des Bourbons. De son pur mouvement, & sans y être porté par aucun conseil, il envoya un Gentilhomme à La Fontaine pour s'informer de l'état de sa santé, & pour lui présenter de sa part une bourse de cinquante louis d'or. Il lui fit dire en même temps qu'il auroit souhaité d'en avoir davantage; mais que c'étoit tout ce qu'il lui restoit du mois courant, & de ce que le Roi lui avoit fait donner pour ses menus plaisirs. Ce Prince dans qui l'Europe voyoit de si bonne heure germer les vertus & les sentimens dignes de la grandeur de son rang, se mit dès ce temps à la tête des bienfaiteurs de La Fontaine; & par ses largesses ecarta la nécessité qui, comme nous l'avons vu plus haut, alloit bientôt livrer La Fontaine à l'ambitieuse rivalité d'une Nation, qui nous dispute la gloire de soutenir le mérite, & de récompenser les talens.

Après sa maladie, La Fontaine fut invité par Madame d'Herward (†) qui l'aimoit beaucoup, à venir loger chez elle

(*) C'est par une erreur peu réfléchie & mal hasardée, que Lokman, dans son livre des Amours de Pſiché & de Cupidon, en Anglois, in 8vo. 1744. imprimé à Londres, suppose dans une vie qu'il a voulu donner de La Fontaine, qu'après cette maladie, il composa encore quelques pièces trop libres & dans le goût de ses Contes. Il en cite pour preuve l'édition d'un livre intitulé *Ouvrages de Prose & de Poësie, des sieurs de Maucroy & de La Fontaine*, qui parut en 1685; époque bien antérieure à la conversion de La Fontaine; & qu'il pouvoit aisément consulter.

(†) Femme de M. d'Herward Conseiller au Parlement, qui conserva la mémoire de La Fontaine avec tant de vénération, qu'il se faisoit un plaisir de

elle. Il accepta cette offre, & retrouva dans cet asyle les douceurs & les attentions que Madame de la Sabliere avoit eues autrefois pour lui. Il se mit alors à traduire en vers les Hymnes de l'Eglise. Mais il n'avança pas beaucoup dans ce nouveau genre de travail : il l'avoit entrepris trop tard pour être secondé de ce feu poétique qui l'avoit autrefois animé ; & qui se trouvoit alors éteint & dissipé par l'âge, la maladie, le régime, & par les austérités qu'il pratiquoit dans sa pénitence.

Il vécut encore deux ans dans cette langueur, & plus il sentoit diminuer ses forces, plus il redoubloit de ferveur (*). Il mourut le 12 Mars 1695, âgé de soixante-treize ans, huit mois, cinq jours ; & fut enterré dans le cimetière de S. Joseph, au même endroit où l'on avoit placé le corps de son ami Molière, vingt-deux ans auparavant. Lorsqu'on le deshabilla pour le mettre au lit de la mort, il se trouva couvert d'un cilice (†). Ce que M. Racine le fils n'a point laissé échapper lorsqu'il le dépeint ainsi.

Vrai

de montrer dans sa maison, depuis lors l'hôtel d'Armenonville, la Chambre où La Fontaine étoit mort, comme on fait remarquer à Rome la maison de Cicéron.

(*) C'est ici l'occasion de rapporter une lettre qui fait bien connoître ses dispositions. Il écrivit à son ami M. de Maucroy, un mois, avant sa mort.

.. Tu te trompes assurément, mon cher ami, s'il est bien vrai, comme M. de Soifous me l'a dit, que tu me croyes plus malade d'esprit que de corps. Il me l'a dit pour tâcher de m'inspirer du courage ; mais ce n'est pas de quoi je manque. Je t'assure que le meilleur de tes amis n'a plus à compter sur quinze jours de vie. Voilà deux mois que je ne fors point, si ce n'est pour aller un peu à l'Académie, afin que cela m'amuse. Hier, comme j'en revenois, il me prit au milieu de la rue . . . une si grande foiblesse, que je crus véritablement mourir. O ! mon cher, mourir n'est rien ; mais songes-tu que je vais comparoitre devant Dieu ? Tu sçais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi".
Oeuvres diverses de La Fontaine, T. II. p. 173. edit. de la Haye, 1729.

(†) M. l'Abbé d'Olivet a vu ce cilice entre les mains de M. de Maucroy, qui le gardoit comme un monument précieux de la mémoire de cet illustre ami.

**** 3



*Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
 Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours;
 Du Maître qu'il approche, il prévient la justice,
 Et l'Auteur de Joconde est armé d'un cilice.*

Il me reste un mot à dire de ses compositions, & à caractériser plus particulièrement son génie. Il ne connut jamais d'efforts ni de contrainte dans ses ouvrages. L'indépendance de son esprit fut égale à celle de sa vie; & l'amour de la liberté fut le guide de sa plume & de ses productions, comme il l'étoit de son goût & de ses inclinations. C'est cette aisance & cette facilité d'écrire qui le faisoit ingénieusement appeler par Madame de Bouillon, *un Fablier*, pour dire que ses Fables étoient une production naturelle des idées qui se trouvoient toutes arrangées dans sa tête. Le soin de les en retirer fut tout son travail, ou pour mieux dire, fut l'ouvrage de la douce & tranquille rêverie dont il s'occupoit. Aussi ne fit-il pas plus de cas de ces mêmes ouvrages, que de la peine qu'ils lui coûtèrent. C'est ainsi qu'il apprécie modestement l'un & l'autre dans l'épithaphe, qu'il s'est composée lui-même.

*Jean s'en alla comme il étoit venu,
 Mangeant son fonds après son revenu,
 Et crut les biens chose peu nécessaire.
 Quant à son temps, bien sçut le dispenser;
 Deux parts en fit, dont il souloit passer,
 L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.*

Ses expressions délicates, enjouées & naïves, furent des copies fidelles de la belle nature, dont le goût de concert avec l'esprit, lui firent saisir par tout les nuances & les traits. C'est ainsi qu'en remaniant les ouvrages des Anciens, il se les est rendu propres, & leur a prêté une tournure & des graces qu'ils n'avoient point. Aussi sage, aussi sensé qu'Ésope, il l'a surpassé autant par la justesse des

des applications, que par l'élégance & la précision. Plus vif, plus rempli d'intérêt & de chaleur que Phedre, il Pa laissé derrière lui, & s'est ouvert dans ses Fables une carrière toute neuve, toute parsemée de fleurs & d'agrémens piquans (*). Aussi peut-on dire qu'il est parvenu au plus haut point de perfection où l'on puisse atteindre dans ce genre.

Ses Contes, quoique d'une moindre perfection, sont des chef-d'œuvres d'une autre espèce, qui, dans le genre naïf, serviront toujours de modèle pour la narration. L'intérêt & la faillie, à côté du simple & du naturel, y charment l'esprit & surprennent l'imagination d'une manière agréable & séduisante. Lorsque La Fontaine raconte, l'on oublie qu'on lit une fiction, on s'oublie soi-même; & livré à une espèce d'enchantement, l'on croit entendre & voir tout ce qu'on lit. S'il change de style, & qu'il adresse quelquefois la parole aux Dames dans ses vers, quelle élégance! quelle tournure délicate & galante dans ses louanges!

A travers tous ces avantages, cet excellent Auteur n'a pas mis la dernière main à toutes ses pièces. Libre en écrivant comme en toute autre chose, son indolence & sa paresse se manifestent quelquefois par des constructions vicieuses, ou par des défauts de langage. Mais par-tout où l'on puisse s'arrêter à critiquer ces petites fautes, on aperçoit toujours l'homme de génie & le grand écrivain. S'il pouvoit être soupçonné de malice ou de quelque adresse recherchée, l'on diroit même que ces négligences, dans la place qu'elles occupent, sont souvent l'effet de l'art; tant elles sont imperceptibles & réparées par les choses qui les précèdent ou qui les accompagnent. Mais il ne pouvoit se gêner, comme nous l'avons observé plus haut; il suivoit son humeur & sa fantaisie, & parcourant
tantôt

(*) C'est ce qu'il ne connoissoit pas, se mettant fort au dessous de Phedre. Mais, comme a dit M. de Fontenelle, *cela ne tiroit point à conséquence, & La Fontaine ne le cédoit ainsi à Phedre que par bêtise.* Mot plaisant, expression singulière, mais qui caractérise d'une manière aussi fine que juste, l'indifférence d'un génie supérieur qui néglige de rechercher son mérite.

tantôt un sujet & tantôt un autre, il se livroit à différents genres: ce qui lui a fait quelquefois négliger la correction dans ses Poësies. Cette légèreté d'humeur dont il se divertissoit lui-même, mettoit fort en colere Madame de Sévigné qui, dans une de ses lettres, dit d'un air piqué: *je voudrois faire une fable qui lui fit entendre combien cela est misérable de forcer son esprit à sortir de son genre, & combien la folie de vouloir chanter sur tous les tons, fait une mauvaise musique.* En ceci cependant, La Fontaine, loin de forcer son esprit, ne suivit que son caprice & son inconstance: c'est ainsi qu'il s'en explique lui-même dans un discours à Madame de la Sabliere.

*Papillon du Parnasse semblable aux abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles;
Je suis chose légère, & vole à tous sujets.
Je vais de fleur en fleur, & d'objets en objets;
A beaucoup de plaisir, je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut peut-être au temple de Memoire,
Si dans un genre seul j'avois usé mes jours.
Mais quoi! je suis volage en vers comme en amours.*

